

Perturbationisme et Art urbain

Inscriptions vernaculaires : Analyse personnelle jusqu'à l'âge de majorité des prémices d'une pratique artistique dans l'espace public.

Par Gilbert Coqalane. Février 2023.

Les inscriptions vernaculaires sont le terreau fertile de l'art urbain annoncé régulièrement Nicolas Gzeley, cofondateur et président du conseil scientifique et artistique du centre ARCANES (Centre National des Archives Numériques de l'Art Urbain), mais aussi artiste et membre d'honneur de la Fédération de l'art urbain. Cette affirmation résonne toujours fortement en moi. Avant de poursuivre ce texte, en ayant conscience que les possibilités sont plurielles pour définir les inscriptions vernaculaires, voici ce que propose comme définition ce chercheur :

Les "inscriptions vernaculaires" désignent les graffitis qui se distinguent des champs formels du graffiti-writing et du street-art, plus généralement du champ artistique. Il s'agit principalement de messages politiques, d'amour ou de haine, de pensées philosophiques, parfois scabreuses, souvent humoristiques.

À la fin de la réalisation de ce texte présenté ci-dessous, je suis revenu à cette définition des inscriptions vernaculaires pour continuer le parcours de vie de celle-ci. Dans un objectif de construction, tant la dynamique dans l'art urbain pour la terminologie et les définitions est, et doit être, dense. Dynamisme sémantique entretenue par de nombreux protagonistes de ce milieu artistique, par Nicolas Gzeley cité ci-dessus, désormais par moi-même ci-dessous, en étant convaincu que cela évoluera encore, aussi bien dans les définitions et dans les représentations.

Ma proposition :

Les "inscriptions vernaculaires" désignent les actions, signes, gestes, comportements, pratiques, graffitis qui se distinguent des champs formels du graffiti-writing et du street-art, plus globalement du champ artistique. Il s'agit principalement de messages, de gestes, ou de comportements aussi bien politiques, de punition, d'amour ou de haine, que de pensées philosophiques, parfois scabreuses, souvent humoristiques.

En écrivant cette proposition à la fin de la réalisation de ce texte et en l'insérant au début de celui-ci, je n'ai pas pu m'empêcher, par curiosité et dans un objectif de pluralité, de consulter, des ami.e.s, des proches, des connaissances professionnelles et de provoquer des rencontres. Ceci est donc le début d'une collecte autour des artistes urbains ayant pour seule thématique leurs inscriptions vernaculaires de leurs naissances à leurs majorités.

Ces gestes et inscriptions, bien que pratiqués, transformés et valorisés au-delà de la majorité sont dans ce cadre d'étude uniquement collectés sur une période donnée, celle de l'enfance puis de l'adolescence. Cette période non considérée ou peu valorisée dans les catégories normées du champ artistique, permettra de découvrir, de comprendre certaines trajectoires ou œuvres de ces artistes pratiquant ou non les inscriptions vernaculaires encore après la majorité.

Pour l'ensemble des personnes interrogées par et pour cette étude, il est nécessaire de faire

un travail d'introspection nécessitant quelquefois un certain temps pour assumer cet aspect biographique (souvent caché). Malgré le fait que ces recherches se concentrent sur la période 0-18 ans, cela ne constitue pas toujours le détachement nécessaire pour la confiance et encore moins pour le dévoilement public.

Cette tranche d'âge permet de cloisonner la responsabilité symbolique ou pénale d'une pratique ou de gestes potentiellement polémiques.

Cette tranche d'âge permettra également, potentiellement de faire apparaître des liens avec des recherches sur l'art (art brut, vandalisme, dérive...) ou sociologiques (lieux géographiques, amitiés...).

Étant artiste urbain, même si ce titre ne me qualifie pas entièrement et est ambivalent pour moi, pratiquant dans la rue depuis des années jusqu'à devenir artiste professionnel, je me suis intéressé tardivement à ces inscriptions vernaculaires malgré les avoir pratiquées, vécues. Effectivement, les inscriptions vernaculaires furent également le terreau de mon expression artistique et il n'est pas rare de retrouver cette essence, ces gestes premiers dans mes productions actuelles. Je me suis également intéressé à celles des autres, celles de différentes villes, pays, puis à différentes époques, pour différentes raisons (esthétique ou de lutte par exemple), c'est un centre d'intérêt et de recherche qui ne cesse de grandir. Les résultats de ces recherches peuvent même alimenter des idées pour mon art actuel, le perturbationisme, branche invisible de l'art urbain.

Ces recherches se sont portées également sur mon exemple personnel, sur mes inscriptions vernaculaires 0-18 ans, pour faire une tentative d'épuisement amenant sans une conclusion formelle.

Exercice certes autobiographique, non dans un intérêt de valorisation personnelle (certains exemples ci-dessous le prouvent facilement), mais pour valoriser une pluralité d'entrées dans l'art urbain et la pratique dans la rue et donner ce procédé de recherche à d'autres artistes urbains, ou d'autres courants.

Il est possible que mes inscriptions vernaculaires soient différentes, particulières, ce qui expliquerait le fait de travailler dans la marge de l'art urbain, non pas par supériorité ou volonté, mais comme un déterminisme social, géographique, matériel et artistique dont je ne pourrais pas me défaire.

Constatant que deux voies majoritaires se dégagent dans les lectures et dans les centaines de rencontres avec les artistes urbains que j'ai pu faire lors de mon parcours artistique, la première ayant pour mot clef : rap, hip hop, magazine subway, ville, cité, train, banlieue et la seconde ayant pour mot clef : mouvement punk, mouvement anarchiste, anti-fa, blouson noir, il est nécessaire désormais de rechercher, archiver, comprendre d'autres parcours, d'autres territoires et forcément d'autres protagonistes.

Même si les accès sont poreux entre toutes les voies, plusieurs chemins sinueux existent et ne se limitent pas à la quantité de deux.

Cet exercice de recherche pour pouvoir être réalisé dans ses exemples emprunte l'exercice littéraire, narratif et autobiographique. Un mélange qui est je sais un exercice à la fois contestable dans le milieu universitaire et pur de la science sociale et contestable dans le milieu artistique et littéraire, cela est assumé, tant je n'ai pas de compte à rendre dans ces deux milieux.

Dans ce sens, à la fin de ces travaux sera disponible un protocole de recherche accessible à tous et toutes afin de faire entendre les différentes possibilités d'accès à l'art urbain par le biais des prémices des artistes, des gestes premiers et des inscriptions vernaculaires.

Plusieurs événements d'inscription vernaculaire ont été répertoriés par ordre chronologique, ces exemples ne sont pas à qualifier comme à reproduire ou sujet à une quelconque fierté, ce sont des faits, souvent peu vertueux ou illégaux :

Extraits d'inscriptions vernaculaires

Le(s) mariage(s) :

12 juillet 1997 Commune Cuts (Oise).

Mariage de mon grand cousin Stéphane et sa femme Valérie. J'avais 10 ans. Chaleur de l'été, une petite chemise blanche et noeud papillon bleu, un embonpoint, une difficulté à jouer avec les autres, la nuit tombe, les parents relâchent l'attention envers les enfants, un repérage des alentours de la salle des fêtes, un arbuste, des baies rouges.

Je constate que les baies rouges font des marques sur le crépi ton pierre du mur, je m'amuse à faire tout le tour de la salle des fêtes en frottant les baies jusqu'au noyau, jusqu'à limer celui-ci, l'objectif était de produire des noyaux carrés. L'intérêt des noyaux carrés reste encore une énigme, les souvenirs s'étant évaporés concernant cette finalité. Y avait-il réellement une finalité ?

Fin de la soirée de mariage, voiture, direction je ne sais plus où, sommeil, noir. Le lendemain midi, retour à la salle des fêtes pour le déjeuner, formule classique dans ce genre d'événement.

Mon père stationne la voiture, tout le monde est dehors, face au bâtiment, l'ambiance est tendue, la salle des fêtes est recouverte, criblés de traits rouges, partout, tout autour. Et plus aucun souvenir de ce qui s'est passé pendant ou après cette journée.

29 Juin 2019 Commune de Revin (Ardennes)

À l'occasion du mariage de ma cousine Sophie et de son mari Idriss, lors du déjeuner du lendemain, comme le veut la formule et la tradition, je suis placé en face de mon cousin Stéphane et de sa femme Valérie, j'ai toujours eu de bonnes relations avec eux, l'ambiance est bonne, on parle de mon art et j'avoue. J'avoue tout, le couple se rappelle bien de cet événement et se retourne l'un vers l'autre " Mince, ce n'était pas les jumeaux ".

Je ne connais pas les jumeaux puisqu'ils viennent de l'autre famille, je n'ai pas pu échanger avec eux et m'excuser.

J'ai questionné Stéphane, au sujet de la réparation, du nettoyage, de l'éventuelle caution avec la mairie, ce n'est pas lui ni Valérie qui a traité cette affaire, mais le père de Valérie. Je n'ai pu m'excuser.

Pas de photos de l'acte de vandalisme dans les archives familiales.

Je garde avec moi le souvenir visuel de cette salle des fêtes criblée de traits rectilignes et rouge sang tout autour.

Je vais à l'avenir entreprendre un contact avec la mairie et son service des archives

Le château d'eau :

Juillet 1995 Bazancourt (Marne)

Grandes vacances d'été 1995. Château d'eau de Bazancourt dans la Marne à quelques centaines de mètres du domicile de mes parents. Je suis muni d'un seau pour enfants rempli d'eau, je récolte de la terre dans les alentours de l'édifice. Je réalise de la boue et écrit à la main, une inscription à destination des personnes découvrant ce message dans le futur, il s'agissait d'une date, celle du jour et d'une phrase. Je n'ai pas de souvenir de cette date complète, ni de cette phrase. J'ai seulement des souvenirs de textures, du geste et de la difficulté de l'application. J'ai également le souvenir du recul nécessaire pour observer la globalité de l'inscription mesurant dans mes souvenirs environ 200 cm, ce fut une grande réalisation pour mon âge. La passion enfantine pour l'archéologie avait motivé mon geste.

Le moulin :

Avril 2000 Commune d'Heutrégiville (Marne)

Je me rendais régulièrement les mercredis après-midi, par absence d'école, à Heutrégiville, petit village marnais, pour rendre visite à deux amis, Antoine et Flavien, avec qui je passais déjà le reste de la semaine. Le trajet avait lieu à vélo, sur une route dangereuse, la distance Bazancourt/Heutrégiville était de 10 kilomètres, l'objectif principal ou alors l'excuse était alors le skate. Lors d'un mercredi après midi, Antoine nous propose de visiter le moulin d'Heutrégiville, un lieu que je ne connaissais pas, d'extérieur c'était un moulin à eau banal, à l'intérieur un petit espace tout blanc et des oeuvres, je découvris ainsi ma première exposition d'art contemporain. Il n'y avait personne dans ce lieu, les œuvres étaient pour nous incompréhensibles, risibles. Nous les avons détruites. Dans mes souvenirs, des œufs jonchaient le sol de la salle d'exposition, une œuvre avec une roue de bicyclette, des fils de laine qui rendent presque impossible la circulation dans l'espace. Nous avons tapissé la salle en éclatant les œufs contre les murs, plafond, sol, œuvre. Nous sommes sortis de la salle d'exposition en riant aux éclats. Nous n'avons pas eu écho de nos actes dans les jours suivants. Nous n'avons jamais été inquiétés. En 2014, date à laquelle, j'avais déjà depuis quelques années entrepris une activité artistique, j'ai envoyé un mail d'excuse au Moulin, ce n'était plus le même propriétaire, le propriétaire de l'époque était décédé et le nouveau n'avait plus les historiques des expositions, d'autant que ce n'était plus un lieu d'art. Je n'ai donc jamais retrouvé l'artiste qui avait créé ces œuvres.

Dessin femme enceinte :

1997 Commune de Bazancourt (Marne)

Quand j'étais en primaire, en classe de CM1, j'ai le souvenir de dessiner sur mes cahiers ou à la craie sur le sol de la cour de récréation, régulièrement le même dessin, dans une palette de dessins qui constituaient d'autres redondances. Ce dessin était une femme nue et enceinte sur la marge du cahier. Mon professeur m'a surpris en train de faire un de ces dessins, il a déchiré ma feuille et m'a dit " c'est sale ce que tu fais ". Je ne savais pas pourquoi je dessinais ceci et pourquoi on me réprimandait.

Vente mappemonde :

1996 Commune de Bazancourt (Marne)

Quand j'étais à l'école primaire, mes parents traversaient une période de difficultés financières et étant donné que j'appréciais dessiner et que j'étais fasciné par les cartographies, j'ai réalisé des dessins de planisphère. Je les ai vendus ou échangés en CE2 CM1, pendant les récréations, ce qui me permettait d'avoir des pogs ou des jojos à la récréation.

3FLM :

2002 Commune de Bazancourt (Marne) et canton de Bourgogne.

Christelle, Mathias et moi-même tissions une belle amitié, nos déboires scolaires nous rassemblaient certainement, ils se sont transformés un peu en poésie, nous écrivions des poèmes pamphlets contre une professeure de mathématiques. Nous signions 3FLM. Ce sigle était le début d'autres signatures dans l'établissement, mais également en dehors de l'établissement, dans plusieurs villages, réalisées exclusivement au marqueur ou stylo. Nous ne connaissions rien au tag, à l'art urbain, ni au champ lexical comme crew ou blaze. Il n'y avait aucune et il n'a jamais eu de recherche esthétique à cette signature, simplement une présence ou une punition.

Observation biche :

Lors des déplacements, en voiture avec mon père, généralement pour rejoindre la ville de Reims ou de Charleville Mézières, l'activité consistait à surveiller les chevreuils ou autres animaux visibles dans les champs. Cette activité contemplative n'était pas sporadique mais systématique, voire obsessionnelle. Je devais participer. Au fur et à mesure, mon regard s'est aiguisé, j'ai compris rapidement pourquoi j'ai été entraîné à cette activité et en quoi elle me sert encore aujourd'hui.

Les Beatles et Michael Young :

2001- 2002 Commune de Bazancourt

En groupe de jeunes; nous dérivons tard dans la nuit, le silence dans le village, hormis le bruit de l'usine au loin et la circulation des camions de betteraves. La rue de Pomacle était une grande rue où circulaient des camions, cette rue était coupée par quelques passages piétons. À quatre personnes, nous avons reproduit la scène de la pochette Abbey Road des Beatles, nous étions alignés et immobiles sur le passage piétons et nous attendions l'arrivée d'un camion.

Lors de l'arrivée du camion, celui-ci a ralenti et s'est arrêté à quelques mètres de nous, le chauffeur descend de sa cabine, nous regarde et quelques instants plus tard, il nous pose une question : Qu'est ce que vous faites ? C'était notre déclencheur pour redevenir mobiles, nous lui avons répondu qu'on était fan des Beatles, il a éclaté de rire et nous a remercié pour ce moment.

Une autre fois, nous avons eu moins de chance, avec un autre chauffeur qui nous a courrés, une fois que nous avons terminé la chorégraphie de la chanson STACH STACH de Michael Young.

La sarbacane :

2000-2001 Commune de Bazancourt

En 5eme et 4eme, à l'aide de sarbacane à pression créée de façon artisanale avec du matériel scolaire, le projectile étant une boulette de papier mouillé. Après l'exercice de cette pratique relativement commune en milieu scolaire fut expérimenté de mettre une goutte d'encre provenant d'une cartouche de stylo plume dans le canon contenant le projectile. Le projectile s'imbibe de l'encre. Lors de tir, le projectile en s'écrasant contre le mur laisse apparaître une explosion d'encre, d'impact si la cible est en face, de traînée si la cible est de

côté. La force de la projection permet d'accéder à des lieux difficiles non accessibles par les marqueurs et donc pour le nettoyage. Des impacts de sarbacane sont ainsi restés des années sur les murs du collège.

Grande boucle et petite boucle :

1999-2005 Commune de Bazancourt

Avec quelques amis, nous avons inventé le concept de grande ou petite boucle que nous appliquions dans le village. Son principe était simple et en raison de nos difficultés à nous séparer dans la nuit ou tôt le matin, nous décidions, selon notre fatigue et envies " petite ou grande boucle ? " et nous exécutions en marchant dans le village, selon le format du parcours.

À quelques nuances, la petite et la grande boucle furent toujours les mêmes.

Les oeufs et papier toilette :

1998- 2003 Commune de Bazancourt.

Dans le village, entre amis, l'ennui toujours, les activités à trouver, celle utilisant les œufs et le papier toilette est celle que nous avons le plus régulièrement exécutée et ce pendant quelques années. L'activité consistait à voler des œufs et du papier toilette à nos parents, à dériver dans le village et jeter les projectiles. Les cibles étaient les personnes qui nous traitaient mal ou que nous n'aimions pas. Les courses poursuites étaient fréquentes. Les traces (surtout les œufs) souvent en hauteur étaient visibles pendant des années.

J'ai un souvenir particulier de la boucherie chevaline du village qui était une de nos cibles préférées.

Le rodéo de campagne :

2001 - 2003 Commune de Bazancourt.

J'ai passé une majeure partie de mon adolescence avec un ami, François, de temps à autre, surtout pendant les vacances scolaires, nos déambulations devenaient collectives et on retrouvait un groupe plus conséquent. Dans ce groupe, il y avait de nombreux propriétaires de mobylettes et de petites motos. François était équipé d'une mobylette MBK club, de mon côté je n'avais rien, j'étais toujours le passager de ces personnes et de ces engins. Toujours dans ce groupe, il y avait un protagoniste important, que nous appellerons pour l'occasion Jimmy. Jimmy était certainement le dernier chasseur-cueilleur de France, nous le considérions ainsi pour le charrier. Cependant, il était réellement chasseur cueilleur, non pas par nécessité, il vivait plus aisément que la plupart d'entre nous. Il allait aux escargots, à la chasse aux petits gibiers et aux gibiers, à la chasse aux oiseaux, il cueillait dans les jardins des légumes et des fruits, il pêchait. Techniquement rien de particulier pour une personne vivant à la campagne. C'était ses méthodes qui étaient particulières, je l'ai vu tuer des canards dans la Suippes à coups de batte de baseball, je l'ai vu tuer des pigeons en mettant des pétards dans le bec de ceux-ci, ses cueillettes étaient toujours du vol et toujours dans des quantités importantes, il dépouillait les potagers et les vergers du village, il faisait des pièges pour les poissons avec des tambours de machine à laver, il volait des petits animaux de ferme, il volait des oeufs, il posait un peu partout dans le village des pièges à collier pour attraper des lapins, je l'ai vu attraper un brocard après l'avoir poursuivi avec sa moto, il s'était blessé la paume de mains avec les petits bois de celui-ci en sautant dessus et en laissant tomber sa moto...

À la campagne, l'ennui était omniprésent, nous devons trouver des activités différentes, et

comme chaque jeune était différent, nous nous mettions d'accord pour des activités communes et quand l'ennui était encore présent nous nous affairions aux idées individuelles exécutées collectivement. L'activité de Jimmy, toujours la même, était " aller aux lapins ", cette activité consistait à se déplacer en bande avec les motos et aller dans les champs et autres terrains de foot et d'aller percuter des lapins qui couraient dans tous les sens en laissant traîner son pied déplié à ras le sol à la perpendiculaire de la moto. C'était une activité horrible, j'étais tout de même présent, beaucoup d'entre nous suivaient juste pour faire une virée et aucunement dans l'objectif de tuer des animaux, beaucoup d'entre nous suivaient pour faire des roues, des burns ou encore des mots avec les pneus. Mal à l'aise, mon rôle de passager consistait à ralentir, empêcher, faire échouer l'objectif. Pour y arriver, les méthodes étaient multiples: chatouilles au conducteur, mauvaise indication de présence de lapins, déstabilisation de la moto ou chute lors de l'impact imminent. Cette pratique s'est arrêtée pour moi à la suite d'une chute, chute provoquée lorsque la moto a tapé une traverse de bois aux alentours d'un terrain de foot. Les chutes étaient fréquentes, celle-ci plus importante que les précédentes. Mes chutes ou celles de mes amis me permettront d'avoir une excuse pour ne plus pratiquer cette chasse honteuse.

Les affiches, pétard Arthur Martin :

1996 / Commune de Bazancourt.

Mon père travaillait en ville, en tant qu'ouvrier à la chaîne, il fabriquait des machines à laver pour Arthur Martin dans l'usine de Reims. Dans les années 90, ce fut la grande période des délocalisations et des plans de licenciements. Ce terme de plans de licenciements s'est transformé depuis en plans sociaux, puis en plans de réorganisation, puis en plans de restructuration, puis je l'espère à l'avenir en plan bien être. Cette période fut pour lui celle d'un engagement syndical. J'étais fier de voir mon père passer à France 3 régions, les camarades de primaire m'en parler le lendemain. Je ne comprenais pas grand chose à l'époque, c'était juste des morceaux de conservations que j'interceptais, des personnes inconnues pour moi à la maison, des rares visites à l'usine avec les affiches, les seaux de colles, les réunions pour trouver les slogans et faire les tracts, les affiches collées dans Reims, les grumeaux au sol des panneaux d'affichages, l'odeur des affiches fraîchement imprimées, les banderoles, les disputes entre les syndicalistes, les réunions et les voyages au siège à Senlis dans l'Oise.

Je me rappelle particulièrement d'un café entre adultes, dans le salon de mes parents, il y avait pas mal de monde, les visages inquiets et souriants à la fois, c'était étrange. Une cacophonie qui oscillait entre une phrase rassurante, bienveillante, drôle, et une phrase anxieuse, hésitante. Ce groupe de personnes dont faisait partie mon père revenait d'une manifestation s'étant déroulée à Nice, ils sortaient de garde à vue après avoir jeté des pétards sur les forces de l'ordre. Le récit était fantastique et très romanesque, j'enregistrais tous les mots de cette assemblée pour les restituer, gestes compris, à mes camarades de classe le lendemain, comme si j'étais présent à cette manifestation et même gardé à vue.

Lors de la pause cantine, après le repas, nous étions gardés par les dames cantine Annette et Josette, nous faisons des guirlandes en papier crépons, nous nous étions servi de cet atelier pour faire des guirlandes aux couleurs d'Arthur Martin. Je n'ai pas le souvenir de les avoir transmises à mon père. Mes amis et moi même, nous étions dans des regards complices et nous avons une vitesse de production importante, j'ai le souvenir d'une phrase d'Annette " vous avez mangé du lion à la cantine ? ".

Je n'ai plus aucun souvenir de ce que sont devenues ces guirlandes.

Le plateau de la cantine :

2000 / Commune de Bazancourt.

À la cantine, un magnifique endroit d'expérimentation sociale, enfermant 300 demi-pensionnaires, mes amis et camarades, et particulièrement Flavien et Antoine. Il est certain que chacun d'entre vous se rappelle dans chaque cantine, le moment où un verre tombe et se brise et que tous les cantiniers dans un acte primitif tapent sur les tables, tapent des pieds, et frappent avec force la cruche en inox à l'aide d'un couteau. En tant que collégien, cette transe collective m'a toujours fasciné et obsédé.

J'ai voulu en faire une expérience, mon moment. Le repas terminé, avec mes camarades on s'empresse vers les armoires pour déposer les plateaux, je réfléchis, je sens l'adrénaline monter, je scrute l'horizon, et je pousse le verre hors de mon plateau, celui s'explode au sol en morceaux. Vacarme habituel, explosion collective, je suis tout rouge comme à mon habitude mais j'esquisse un sourire en coin. J'avais modifié le présent de 300 personnes.

Flavien et Antoine surpris de ma maladresse, s'écartent un peu, une fois dans la cour j'explique que mon acte était volontaire, que je voulais provoquer cette transe. Excités par mon acte, nous avons un immense terrain de jeu qui s'offrait à nous. La semaine d'après, il fallait que j'aille plus loin, je voulais revivre ce moment, mais avec plus de force.

À la fin du repas, mes amis dans la confiance, je fais tomber le plateau entier, de mon moment, je suis passé à notre moment, un instant collectif et partagé avec seulement deux amis... le plateau entier était le summum en termes d'effervescence sonore des cantiniers et de durabilité de cette transe.

L'évènement s'est reproduit à plusieurs reprises, et le nombre de personnes dans la confiance était à chaque fois plus grand, et donnait un statut pour certains de public « privilégié ».

Je passais le balai sous les rires complices des collégiens, j'avais ce sourire en coin et un regard malicieux que personne ne devrait avoir en balayant.

L'équipe pédagogique composée des professeurs et du C.P.E semblait confrontée à un problème inexplicable malgré leurs expériences et leurs savoirs faire. Ils étaient loin d'imaginer une expérience, ne pouvant admettre qu'une personne puisse s'infliger une honte, je voyais apparaître dans les discours un champ lexical proche du médical, genre « épilepsie », ce genre de choses. Il leur fallait forcément trouver une réponse plausible, rationnelle.

J'ai rapidement stoppé, non pas par pression mais par ennui, j'avais envie d'autres expériences, et celle-ci n'avait plus de sens sans son côté imprévisible et secret.

La vache qui rit :

2001 / Commune de Bazancourt.

4eme, heure du repas, je jette une vache qui rit à travers la cantine, le fromage atterrit sur un mur au-dessus d'une porte. Le fromage reste collé au-dessus de la porte qui s'ouvre. La porte est celle de la salle de repas des professeurs. Tous les professeurs sortent en même temps et patientent pour déposer les plateaux aux cantinières. Le fromage glisse doucement le long du mur laissant une traînée blanche au fur et à mesure de son avancée. Entres amis, la tension était forte entre peur et excitation. Finalement le fromage tombe sur la tête de la professeure d'espagnol. L'après midi même, en cours, nous avons appris ce que signifiait :

Vaca que rie.

La trace du fromage très en hauteur est restée quelques années.

Le train :

2000 / Commune de Bazancourt.

Nous jouions entre amis sur le bord des voies ferrées, souvent pour construire des cabanes. Les trains étaient sources de narration, par exemple dès qu'un train arrivait nous ne devions pas être vus. Lors d'une discussion, nous évoquons les différentes façons d'arrêter ou de faire dérailler un train. Un des amis annonce avoir une idée, se lève et se dirige vers les voies pour l'exécuter. Il prend des poignées de ballast et commence à faire un tas sur un rail. Le tas devenant conséquent, certains esprits essayent de convaincre de la mauvaise idée. Les gendarmes sont arrivés, nous avons couru dans les bois et les champs, nous regardions au loin les gendarmes défaire le tas.

Le 1er mai :

1999-2005 / Commune de Bazancourt.

Dans ma commune, il y avait une tradition pour le 1er Mai de chaque année. Cette tradition, généralement réalisée par les jeunes générations, consistait à prélever chez les habitants, dans les extérieurs des habitations des objets divers (nain de jardin, pot de fleurs, mobilier de jardin, tuyau d'arrosage, vélo...) pour les déplacer pendant la nuit et les déposer sur la place de la mairie. Les habitants ainsi surpris mais au fait de cette tradition les récupéraient au petit matin sur la place de la mairie.

(Voir texte : Perturbationisme et art urbain : 1 er mai à Bazancourt)

Vélo canette :

1996-1997 / Commune de Bazancourt

L'activité entre 9 et 10 ans consistait à mettre une canette de soda sur les rayons de nos vélos et à faire plusieurs tours du village en pensant que nous avions des motos ou des avions. L'ennui couplé aux plaintes de certains villageois étaient le signe d'arrêt de cette activité.

Vélo dinosaure :

1995- 1996 / Commune de Bazancourt

L'activité entre 8 et 9 ans constituait avec nos vélos à se positionner à une ligne de départ et à définir une ligne d'arrivée. La course constituait après le top départ à s'imaginer en train de se faire courser par un dinosaure, l'objectif était d'arriver le premier et donc de prouver une plus grande peur que ces concurrents. Le vainqueur était le plus peureux et donc celui qui restait vivant.

Chaise dans les bois :

2001 / Commune de Bazancourt

Sous l'emprise d'alcool ou de stupéfiants, l'activité à l'adolescence consistait en pleine nuit à se positionner, seul, très loin dans un bois, assis sur une chaise, pendant que les amis nous attendaient dans la rue ou dans une cabane, l'objectif était de vaincre sa peur et de se procurer des sensations. C'était la peur de la situation accentuée par les produits psychotropes qui nous faisait généralement partir de cette chaise, la durée sur la chaise était l'unité de mesure de notre peur. Nous racontions ensuite les peurs, délires, flashes que nous avions eus.

Le radar :

1999 Commune de Bazancourt.

Avec Guillaume et Pierre, nous étions dans les bois à lisière de la rue de Pomacle, il faisait nuit, c'était l'hiver, les arbres étaient nus et les routes étaient brunes à cause de la campagne de betteraves. La campagne de betteraves est simplement la récolte de la betterave, cette période correspond à une certaine effervescence, embauches d'intérim, la sucrerie qui tourne à plein régime, et surtout pour les habitants le ballet incessant des camions traversant tout le village avec les bennes remplies de betteraves. Ce ballet en plus de créer cette mélasse brune et glissante sur la route et les chutes fréquentes de betteraves sur les trottoirs tombant des camions remplis à l'excès était synonyme de circulation intense de camions et en permanence car les transporteurs travaillent en 3x8. Le rythme de travail imposait une vitesse souvent rapide de la part des routiers surtout aux heures où théoriquement il y a avait moins de monde. Pour les jeunes c'était dangereux, qu'on soit à pied, en skate, en vélo, ou en mobylette. Un jour en fouillant dans le buffet de la salle à manger de mes parents j'y ai trouvé une petite boîte en carton refermant un boîtier noir avec du plastique blanc, c'était un flash d'appareil photo. J'actionne le bouton poussoir, un bruit de type chargement, et j'ai forcément pris en plein figure un flash, je ne voyais plus rien. Je vole cet objet. Quelques jours plus tard, un mercredi après-midi sans école, nous allons dans les bois, nous nous sommes allongés dans les feuilles mouillées, et nous avons actionné le flash au passage des voitures et des camions. Les réactions étaient immédiates, nous observions les feux stops (enfin de certaines voitures équipées) à l'arrière et nous constatons que la vitesse se réduisait fortement, nous enchaînions pendant une demi-heure, jusqu'à un véhicule en particulier. Un camion qui au déclenchement du flash freine intensément et fait glisser un peu la benne de celui-ci sur la chaussée, très rapidement, un homme sort et nous crie dessus, en indiquant qu'il allait prévenir la gendarmerie, nous sommes partis en courant dans les bois. Ce camion avait vu notre flash lors de son aller et avait donc prévu de nous interpeller après le déchargement de sa benne.

Les pommes de pins :

1999 Commune de Bazancourt.

12 ans, avec mon ami Pierre nous étions devant sa maison qui donnait sur la rue principale du village où passent beaucoup de véhicules, particulièrement des camions transportant des betteraves sucrières. Nous avons fait un tas de pommes de pins et nous en jetions une à chaque passage de voitures ou camions. Nous nous cachions derrière un muret. Nous avions prévu notre excuse " ce n'est pas nous, c'est un écureuil ". Les pommes de pins s'accumulaient sur la route. Lors d'un tir que nous avons plutôt bien réussi en tapant la vitre du conducteur, la voiture s'immobilisa et le propriétaire se dirigea vers nous en nous insultant, nous avons couru. Ce fut notre unique expérience.

Jean Yves Lafesse :

2000- 2003 Commune de Bazancourt et Reims.

Je ne sais plus comment j'ai découvert Jean Yves Lafesse, je me rappelle d'acheter les vhs au bureau de tabac du village, on regardait les vhs entre amis. Ensuite, nous reproduisions les interventions dans l'espace public de Jean Yves Lafesse dans notre village, les possibilités étaient limitées, quand nous allions en ville, c'est-à-dire à Reims, le nombre de possibilités étaient décuplées. Au-delà, des rires et des souvenirs entre amis, cela était un bel espace de création et de test de limites.

Quelques souvenirs : aller chez le fleuriste du village, très régulièrement et demander quatre tranches de jambon et six oeufs frais (nous avons arrêté lors d'un accueil et des menaces avec un balai)

Une que j'appréciais particulièrement à Reims, car j'aime sa sobriété et son efficacité : Demander gentiment l'heure à quelqu'un et partir sans un mot avant même d'entendre la réponse. C'était aussi les débuts d'internet, et les premiers pranks filmés et diffusés hors télévision (vidéo gag), j'ai le souvenir d'un groupe de jeunes (plus vieux que nous à l'époque) qui faisait des vidéos humoristiques dans la réalité. J'ai le souvenir de deux scènes que nous avons reproduites par la suite : s'introduire dans une boulangerie simuler un braquage avec des pistolets à eau, demander une baguette, payer la baguette, mettre plus d'argent que la somme demandée et partir en criant vous pouvez garder la monnaie / la seconde aller dans un bar demander un chocolat chaud, boire et dès la première gorgée, crier, se plaindre de s'être ébouillanté, demander de l'eau en se tenant la gorge, les amis autour accentuant volontairement la panique, le patron du bar était désemparé et s'excusait .

Cabanes :

1995 - 2003 Commune de Bazancourt.

Dans l'enfance, la construction de cabanes peut être assez commune, cependant, me concernant cette activité constituait celle qui me prenait le plus de temps de réflexion, d'organisation, de réalisation et de vie à l'intérieur de cabanes. Les constructions furent nombreuses, les cabanes renouvelées à chaque fois dans une architecture différente (simple, visible, camouflée, à étage, sous terre, avec monte charge manuel...). Cette activité était pratiquée en solitaire la semaine et en collectif le week-end.

Cris et toilettes :

2000 Commune de Bazancourt.

En 5eme, au collège, après le repas pris à la cantine, avec Flavien et Antoine, l'objectif était de piéger les surveillants. Le protocole était simple, un des trois allait dans les toilettes, on attendait que le surveillant s'approche des toilettes comme le voulait le rituel de sa ronde dans la cour de récréation, on se positionnait devant l'urinoir et on criait très fort. Les deux autres camarades postés à l'extérieur observaient les réactions du surveillant et le voyaient se mettre à courir. Le surveillant entrait dans les toilettes en panique. Constatant qu'une seule personne calme en position d'uriner était dans les toilettes, l'incompréhension s'installait, généralement une réponse négative à la question " c'est toi qui vient de crier ? " augmentait le malaise. Si le surveillant était insistant, on se plaignait de sa présence et de la situation gênante. Le surveillant sortait circonspect des toilettes et les deux autres comparses s'amusaient de la tête perturbée du surveillant.

